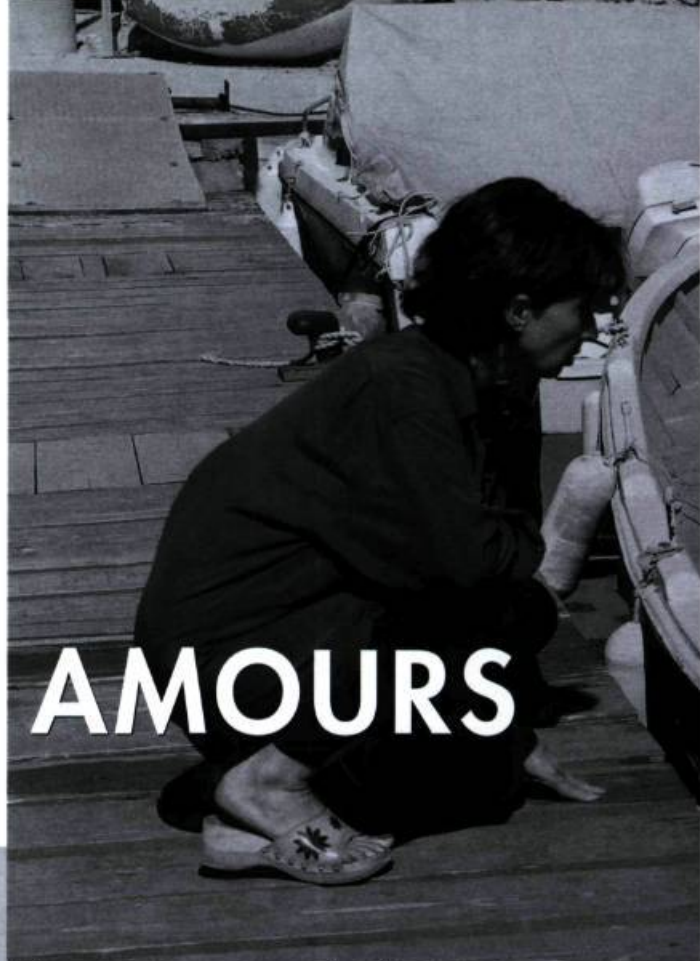


# MARIE-JO ET SES DEUX AMOURS



*Entretien avec Robert Guédiguian*

PROPOS RECUEILLIS PAR JANINE EUVRARD

Cinéaste d'une ville, d'un quartier même, se plaît-il à dire (l'Estaque), Robert Guédiguian est un vif, et en fait le seul cinéaste témoin de la vie de cette cité portuaire qu'est Marseille depuis René Allio. On connaît l'homme pour sa générosité, son engagement, tant politique que moral, qui transparaît dans des films où le regard implacable qu'il pose sur la réalité contemporaine n'empêche en rien les élans du cœur le portant aujourd'hui jusqu'au lyrisme. Cinéaste du peuple, des petites gens, à qui il sait rendre toute leur humaine beauté et leur dignité, il est en ce sens, mieux que quiconque, le fier héritier des Duvivier, Renoir ou Grémillon. C'est pour ces raisons, et bien d'autres encore, que nous lui témoignons un attachement presque inconditionnel.

**24 IMAGES:** *Pouvez-vous nous parler de vos origines et de votre identité? Votre mère est allemande, et votre père...? Vous avez dit un jour vous sentir bien en Allemagne. Pourquoi?*

ROBERT GUÉDIGUIAN: Comme tous les vrais Marseillais, mes origines sont mêlées, je suis allemand par ma mère née en Allemagne, et arménien par mon père né, lui, à Marseille. J'allais souvent en Allemagne avec ma mère quand j'étais tout petit, j'ai parlé allemand assez vite et ce pays, quand j'y retourne aujourd'hui, m'est familier. Il y a les images que j'y ai vues, comme les murs de brique, les rideaux aux fenêtres, la végétation, un certain temps gris. Je connais la région de Cologne, de Düsseldorf. Quand j'y vais, je me sens un peu chez moi. C'est probablement dans *Marie-Jo et ses deux amours*, mon dernier film, que ressort mon côté allemand, toutes ces choses qui m'ont un peu marqué. J'ai déjà dit en rigolant que c'est mon premier film allemand!

*Comment êtes-vous venu au cinéma? Étiez-vous un jeune cinéophile?*

Le cinéma a été très important pour les jeunes de ma génération. Durant les années 70, les étudiants allaient beaucoup au cinéma. J'avais un ami qui était correcteur dans un journal et l'on volait les billets du critique qui travaillait à côté, ce qui nous permettait d'aller au cinéma gratuitement dans tout Marseille! J'ai donc été au cinéma quasiment tous les jours pendant deux ou trois ans entre 16 et 18 ans! Nous allions souvent au Breteuil, qui avait une programmation formidable. Il y avait deux salles et, dans chacune,





Marie-Jo  
(Ariane Ascaride)  
et son mari  
(Jean-Pierre Darroussin).

sais partie depuis dix ans. Durant toutes ces années, mon expression, mon rapport au monde, à la citoyenneté, à la politique au sens large du terme avaient en grande part passé par là. La vie de la cité était liée au militantisme. Il m'a fallu deux, trois ans pour quitter le parti, ce qui veut dire que je ne l'ai fait qu'en 1980, année où j'ai tourné mon premier film, et ce n'est pas un hasard. Il a fallu que je lâche cette activité, ou plutôt que cette activité me lâche et que je me retrouve sans rapport aux autres pour que je passe à la réalisation. À ce moment-là, le cinéma a carrément remplacé mon activité politique; poussé par la nécessité de dire certaines choses, j'y ai investi tout ce qu'il y avait en moi. J'ai sauté sur cette possibilité et je me suis mis à faire du cinéma de manière un peu obsessionnelle, de la même manière qu'avant je faisais de la politique et qu'aujourd'hui je fais un peu les deux.

il passait toujours sept films du même auteur: 7 John Ford, 7 Pasolini. La semaine suivante 7 Buñuel, 7 Fellini. Quand on se forme comme ça, on a d'emblée une conception du cinéma comme art et cela m'a donné une connaissance de ce qu'on appelle le cinéma d'auteur. Mais je ne pensais pas du tout faire des films.

#### *Comment êtes-vous venu au cinéma en tant que cinéaste?*

Par hasard. J'ai rencontré René Féret alors que j'étais tout jeune, j'avais 21, 22 ans et il m'a proposé d'écrire avec lui son prochain scénario. Je connaissais déjà Ariane Ascaride qui allait jouer dans son film *La communion solennelle*. Il voulait adapter un roman d'Alfred Döblin, j'étais germaniste, je préparais une thèse. Il avait eu le prix Sadoul avec son premier film et son deuxième film était présenté à Cannes, j'ai bien sûr accepté! Je garde de cette collaboration un souvenir assez fort. Dès que j'ai commencé à travailler avec Féret, je me suis dit: «Mais pourquoi je ne le fais pas pour moi?» Je ne m'étais jamais posé la question avant. Déjà je me limitais comme scénariste. Je suis alors entré dans un processus de réminiscences, en me disant que tel ou tel souvenir ou idée, je les garderais pour moi, je ne les donnerais à personne, alors que ça ne faisait que deux jours que je travaillais avec Féret. Tout cela était assez flou, mais a déclenché un processus nouveau chez moi.

Il y a eu aussi autre chose: la rupture de l'union de la gauche. Quelque chose s'est rompu pour moi dans mon activité militante. J'étais en très violent désaccord avec le Parti communiste dont je fai-

#### *De quelle façon le cinéma et votre vie politique sont-ils liés aujourd'hui?*

Je n'ai jamais fait de cinéma militant. Le cinéma militant est pour moi une commande directe en vue de défendre une chose précise avec un objet précis. Je n'ai toutefois rien contre. Si on me demandait de faire un film sur Pôrto Alegre, ce serait du cinéma militant. J'ai plutôt toujours considéré faire un cinéma concerné et responsable. Dans tous mes films, dans chaque image que je fabrique, je me pose la question de son importance et de son efficacité. Je me dis que faire une image, c'est avoir une responsabilité puisque d'autres la verront. J'exagère parfois en disant que chaque image est une idée, mais je me pose toujours des questions d'ordre moral en faisant chacune d'elles. En ce sens-là, je pense que tous mes films sont des films politiques. Même dans un film moins directement politique comme *Marie-Jo et ses deux amours*, la conscience d'une responsabilité m'a conduit à situer cette histoire d'amour impossible dans un cadre où l'on voit de manière très détaillée, presque documentaire, le boulot des personnages, leur vie quotidienne: ils vont faire leurs courses, ils lavent la vaisselle, ils prennent leur voiture pour aller travailler, ils dorment, ils ne dorment pas, ils se lèvent la nuit. Le fait même de situer une histoire aussi romantique que celle-là chez des gens qu'on peut croiser à tous les coins de rue, qui nous ressemblent, c'est déjà pour moi un acte politique. Je crois qu'il est salutaire de dire aux jeunes: «Les plus grandes passions du monde ne sont pas forcément réservées aux